

# I

Gabi.

Mes mules usées glissent sur l'épaisse moquette ouatée de mon appartement.

Au dessus, mes mollets, maigres, pâles et sans poils, et mes rotules saillantes, émergent de ma tunique de nuit froissée qui commence à grisailier. Que m'importe. Je suis dans l'intimité de mon petit chez moi, pas de femme, pas d'enfant, rien ni personne qui puisse m'empêcher de me vautrer dans la débauche et le laisser aller le plus total avec égoïsme et délectation.

Mes cheveux argentés encore marqués par l'oreiller tombent en désordre sur mes épaules et dans mon dos, et ma barbe mal rasée me donne un air de jeune délinquant au lendemain d'une bonne cuite.

Il faut dire que la soirée de la veille n'a pas été de tout repos. La réunion de travail a eu vite fait, comme d'habitude, de tourner à l'orgie. Quoiqu'on en dise, mes collègues et moi, nous ne sommes pas des anges.

Encore une fois c'est la désolation en cuisine. Le garde manger est désespérément vide et je dois me faire réchauffer une tasse de vieux café. Dégoût ! C'est la chose qui au réveil me fait le plus horreur. Il va quand même falloir que je m'en contente. Pour avoir tout au top, il faudrait que je change pas mal de choses et je ne crois pas en avoir vraiment envie.

Le récipient dont l'anse a été portée disparue me brûle les doigts, mais je continue stoïque ma route jusqu'à la fenêtre

devant laquelle je m'assieds sur la vieille chaise dépaillée qui semble avoir toujours été là, posée juste à cette place pour attendre l'arrivée de mon postérieur fatigué.

L'air est déjà tiède en cette matinée de début d'été, le ciel sans nuage invite à une promenade bucolique, ou mieux encore, je me verrais bien assis au bord de ma falaise préférée à regarder la mer pendant les heures à venir.

Le café amer m'arrache une grimace, je regarde en bas mon petit monde qui s'agite et je profite de ce dernier instant de répit.

– Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire aujourd'hui ?

Inexorable question que je me pose tous les matins depuis que j'ai été affecté à l'équipe des éducateurs.

Hormis certains jours où je me suis vu attribuer une mission particulière, mon choix se résume à deux possibilités : partir errer au hasard des rues en quête d'une aventure ou d'une quelconque rencontre, ou bien aller visiter un de mes "clients" habituels.

Au vu de mon énergie débordante, je crois que la première solution sera la mieux adaptée, mais je me donne encore du temps pour me décider. Ce n'est certes pas le cas pour tout le monde, mais une des prérogatives liées à mon boulot, c'est que personnellement, je dispose de l'éternité si je veux. J'ai tout mon temps, et je vais où je veux.

Je me penche vers le tabouret en face de moi pour attraper un mégot à peine consumé oublié la veille dans le cendrier et je le porte à mes lèvres pour le rallumer. Le bon goût du tabac froid envahit tout d'abord ma bouche, m'arrache une grimace et me fait tousser, puis j'aspire une deuxième et longue bouffée, et me laisse partir en arrière contre le dossier, les yeux fermés en direction du haut plafond.

Une douce chaleur me caresse l'intérieur du crâne puis descend le long de ma nuque et de ma colonne vertébrale éveillant un frisson dans mon dos, chatouille l'arrière de mes cuisses et continue jusqu'à la pointe de mes pieds. C'est une journée de flemme qui s'annonce.

Au bout d'un moment je me lève pour me diriger vers la petite porte au fond de ma chambre.

Dans l'étroit réduit uniquement meublé d'un miroir en pied écaillé, je me déshabille pour me retrouver devant l'image de mon corps nu, mon corps d'avant, maigre et négligé, et qui malgré tout, en son temps, ne m'a pas fait connaître que des déboires en amour. Allez comprendre.

C'est l'heure d'un petit bain de jouvence.

Derrière l'épais rideau qui recouvre le mur du fond, je pénètre dans la douche. J'enclenche l'interrupteur, et venant d'en haut, une chaude lumière blanche légèrement bleutée envahit l'espace.

Je lève les bras et m'abreuve de ses rayons.

The Big Boss's Light. La BBL comme on l'appelle entre nous.

Domage que je ne l'ai pas connue avant. C'est à la fois énergisant et relaxant, un remède contre les vicissitudes de l'existence, c'est à volonté et c'est gratuit. L'ustensile obligatoire pour tout bon fêtard qui se respecte mais qui veut bien ressembler encore à quelque chose quand il se lève. L'inconvénient, c'est que ça ne se trouve qu'ici, et qu'ici on n'y vient ni comme on veut, ni quand on veut.

Voilà. J'ai retrouvé mon aura et ma peau de nacre, j'enfile un jean propre, un tee-shirt qui vante les délices d'un séjour aux caraïbes, je chausse mes sandalettes de cuir, et en route.

La douche a beau avoir des vertus miraculeuses, quand je me lève avec l'envie de traîner, il n'y a rien à faire. Je me suis battu et débattu toute ma vie pour qu'on m'accorde le droit à la paresse, ou que, au moins, on me fiche la paix quand j'aspirais à ne rien faire, ce n'est sûrement pas maintenant que ça va changer.

Alors je flâne dans les rues, mains dans les poches et museau au vent, je me laisse peu à peu pénétrer par l'ambiance de la ville qui ce jour là ne déploie pas une bien plus grande énergie que la mienne. On sent bien l'arrivée des vacances. Les hommes n'en ont rien à battre du train-train quotidien qui les force à courir sans même s'en rendre compte. Dans une semaine, peut-être deux, ils seront à poil au bord de la mer ou en train de crapahuter en montagne selon les goûts, alors jusque là, tranquille.

Je vais m'asseoir sur un banc dans un jardin public, il y a un petit ruisseau qui coule doucement devant moi, juste ce que j'aime, le soleil qui me réchauffe la nuque et le murmure de l'eau qui m'emplit la tête empêchant toute interférence avec ce qui se passe autour de moi.

Je fais le vide, m'enfonce en moi-même pour mieux m'ouvrir au monde. Plus besoin de me poser de questions, les réponses viennent d'elles-mêmes. Je commence à ressentir l'harmonie qui va me guider à partir de maintenant et me mener là où je dois aller.

Et comme par hasard, je ne suis pas très loin de ma petite amie Margot.